

LA NUIT DES MORTS

CONTE FANTASTIQUE



La nuit s'étendait, sombre et froide, pesant sur la terre comme un couvercle de marbre sur un tombeau.

Cependant, au milieu des ténèbres épaisses, quelques lumières brillaient encore, çà et là, dans le village de X..., pareilles à des pailles d'argent semées sur un manteau noir. Et, par intervalles, dans le silence

qui régnait alors, le son des cloches mêlait de lugubres tintements aux sifflements de la bise d'hiver.

C'était le soir de la Toussaint, la veille de la commémoration des morts, l'heure où les vivants s'oubliaient, au souvenir de ceux qui ne sont plus, en leur versant, avec des larmes pieuses, un tribut de prières. Car

Les cités, les hameaux les palais, les cabanes,
Tous ont leurs morts, leurs cercueils et leurs mânes ;
Et dans la nuit des morts, les soupirs, les sanglots,
Roulent de tombe en tombe et d'échos en échos.

Tout le monde ne priait pas cependant. En effet, dans une salle basse d'un cabaret enfumé, qui n'avait d'autre enseigne qu'une branche de houx, plusieurs buveurs étaient attablés. Aux rires hébétés se mêlaient les refrains des chansons bachiques que des voix enrouées répétaient en chœur. L'un d'eux chantait :

On n'a qu'un temps à vivre,
Passons-le gaîment ;
De ce qui peut suivre,
N'ayons aucun tourment....

Frappant alors du poing sur la table, Jacques Payen, qui était connu pour être aussi impie que fort buveur, s'écria :

— Ça, c'est bien vrai !... Mais à quoi bon ce bruit de cloches et d'oremus dont on nous étourdit, nous autres, bons vivants !... Est-ce que les morts peuvent entendre ?... Cela ne les fera pas revenir, car, comme dit l'autre, quand on est mort, c'est pour longtemps....

Il continuait ainsi ses sarcasmes stupides, entrecoupés de hoquets, lorsque le cabaretier intervint :

— Tu as tort, Jacques, de plaisanter ainsi : il faut toujours respecter les morts.

— Les morts !... Je m'en moque bien : et, si tu veux, cabaretier de malheur, me payer une chopine, j'irai la boire, cette nuit, au milieu du cimetière, à la santé des vivants.

— Tu oserais faire cela ?...

— Et de qui aurais-je peur ?... Donne-moi donc une bouteille, et tu vas voir....

Jacques se leva aussitôt, prêt à partir ; mais il retomba lourdement sur sa chaise, aux ricanelements des autres buveurs.

— Tonnerre !... Oui, je parie que j'irai, gromela-t-il.... Trinquons encore, camarades, ça me donnera des jambes.

Et il vida son verre, d'un seul trait.

* *

L'orgie touchait à sa fin. Les lampes s'éteignaient une à une, en projetant, avec un dernier reflet, une âcre fumée ; et, dans le cabaret, le silence ne fut plus troublé que par le ronflement des buveurs qui y dormaient.

Bientôt, sous l'influence de son idée fixe d'ivrogne, de sa sottise bravade, Jacques Payen se leva en chancelant ; de sa main tremblante, il souleva le loquet de la porte et sortit lentement. Puis, lentement, il se dirigea vers le cimetière du village.

Après avoir franchi le mur, Jacques s'égara un instant parmi les tombes et s'arrêta enfin devant une pierre fraîchement scellée.

— C'est là ! murmura-t-il.

Il prit alors la pioche oubliée du fossoyeur et

commença, dans une violation sacrilège, l'ouverture du tombeau. Sous ses efforts, la pierre céda, renversée, en rendant un bruit sourd. Continuant son œuvre, le profanateur brisa le cercueil et, dans le blanc linceul, il vit se dessiner une forme humaine.

Jacques Payen, les yeux hagards, respira bruyamment ; avec ses mains pleines de terre il essuya les larges gouttes de sueur qui roulaient sur son front ; puis, écartant le linceul, il souleva le cadavre. Alors, convulsivement, avidement, il arracha le collier d'or qui s'enroulait au cou de la morte et laissa retomber le corps rigide, plus froid que le marbre, dans la fosse béante.

* *

Minuit sonnait, lentement, comme un glas.

Jacques vit s'ouvrir aussitôt tous les sépulcres d'où sortaient des fantômes, des squelettes qui le poursuivaient, menaçants, et voulant l'entraîner dans leur ronde macabre. Mais, rassemblant ses forces, il s'enfuit, épouvanté, effaré.

En rentrant dans la cabane qui lui servait de demeure, Jacques Payen se laissa tomber, haletant, suffoqué, sur son grabat. Lorsqu'il eut un peu repris ses sens, il voulut contempler le collier qu'il avait dérobé et caché dans sa poitrine.

Triple horreur... Le sacrilège tenait entre ses mains une tête de mort....

Au fond des orbites vides brillaient comme des charbons ardents, et de la bouche sans langue sortit une voix profonde, effrayante, qui lui disait :

— Malheur à toi, qui n'as pas su donner aux morts le respect qui leur est dû ! Malédiction à toi, vil profanateur ! Prépare-toi donc à recevoir ton châtement, car, lorsque sonnera l'heure prochaine, tu mourras.

A ces mots, saisi d'une terreur indicible, il regarda l'horloge accrochée au mur ; il n'avait plus que quelques instants à vivre. Et, dans le fol espoir de les retarder, il arrêta le balancier, mais en vain ; les aiguilles marchaient, montant toujours.

Tremblant, livide, fiévreux, il se précipita sur l'horloge, afin de la briser ; mais l'horloge, en tombant, sonna une heure.... Au même instant, il sentit une main de plomb s'appesantir sur son épaule, pour le jeter, sans doute, dans l'éternité....

* *

De nouveau, les cloches tintaient tristement, le jour se levait, terne, humide, un vrai jour des Morts ; et déjà les vivants se rendaient en foule dans les temples de prière.

Alors, Jacques Payen, secoué violemment par le cabaretier, chez lequel il s'était endormi dans une lourde ivresse, s'éveilla péniblement, jetant autour de lui des regards étonnés, hébétés. Puis, passant la main sur son front comme pour en chasser une impression pénible, il se rappela l'orgie de la veille et murmura :

— C'était donc un rêve... quel rêve affreux... les morts se sont vengés....

Et soudain, par un retour heureux sur lui-même, il se hâta de quitter le cabaret pour suivre avec recueillement les fidèles dans leur pieux pèlerinage au cimetière.

On prétend même, au village de X..., qu'il revient chaque année, pendant la nuit des morts, relever, sur les tombes abandonnées, les croix brisées par le temps.

CHARLES P***

L'ennui est une maladie dont le travail est le remède.—DE LÉVIS.

Plus une parole ressemble à une pensée, plus une pensée ressemble à une âme, plus une âme ressemble à Dieu, plus tout cela est beau.—JOURBERT.

On est riche, à quelque classe que l'on appartienne, quand on a un revenu égal à ses besoins, et l'on est heureux quelle que soit la fonction dont on est chargé, quand on a un travail conforme à ses aptitudes.—JULES SIMON.

LE SONGE D'ANDRÉ LYSKA

Des poètes puissants, têtes par Dieu touchées,
Nous jettent les rayons de leurs fronts inspirés.
L'art a de frais vaillons où les âmes penchées
Boivent la poésie à des ruisseaux sacrés.

(VICTOR HUGO.—*Les Voix intérieures*).

L'avait fait froid, bien froid, ce jour-là, car on était en plein mois de décembre et dans l'ancienne vavodie de Wilna, la capitale du grand-duché de Lithuanie.

André Lyska, était le dernier rejeton d'une noble famille de patriotes polonais, qui avaient bravement combattu pour l'indépendance de leur pays, dans les rangs des célèbres légions conduites par les illustres Jasyński, Kosciuszko et Dom-

browski.

Neuf heures venaient de sonner au beffroi de la ville voisine. André, rêvait délicieusement, devant l'immense cheminée d'une vaste salle située au premier étage de son château. Dehors, la bise soufflait, âpre et glaciale, produisant une longue mélodie en se heurtant aux fenêtres bien fermées des maisons. De grosses bûches de chêne flambaient dans l'âtre et réchauffaient l'appartement tout entier.

Pénétré de son bien-être, à moitié renversé dans un fauteuil moelleusement capitonné, un cigare de la Havane aux lèvres, il était plongé dans une demi-somnolence qui lui faisait oublier les fatigues de la journée.

Tout à coup, il éprouva un besoin extrême de se reposer, ses membres s'engourdirent, et, s'étant endormi, un profond silence régna dans la grande salle.

Quelques instants après, il fit un songe qui le fascina pendant plus d'une heure et le rendit vraiment heureux.

Il crut entendre d'abord comme un gémissement étouffé sous les fenêtres mêmes de son appartement.

— C'est impossible, dit-il, je me suis trompé. Qui pourrait être dehors, à cette heure aussi avancée, par ce froid glacial, en ce moment où la tourmente rend les chemins invisibles en les couvrant d'un épais manteau de neige, dans cette campagne où toutes les maisons sont fermées bien avant la nuit ? C'est sans doute le vent et j'ai pris pour des sanglots le tumulte occasionné par l'ouragan.

A peine cette idée eût-elle traversé son cerveau, qu'un nouveau soupire, plus distinct, plus rapproché celui-là, se fit entendre encore.

— Décidément, dit-il, je ne dors plus ou je suis le jouet d'un rêve. Si quelqu'un est en danger, secourons-le.

Et d'un bond, il se précipita dehors.

La campagne était déserte ; la neige tombait, fine et serrée, recouvrant les différents plis du terrain d'une teinte blafarde, qui faisait un contraste terrible au milieu des ténèbres ; le silence n'était interrompu que par les aboiements furieux des énormes molosses du château, qui tiraient sur leur chaîne et répondaient aux hurlements sinistres des loups errant dans la plaine à la recherche d'une proie.

Ne voyant rien, il fit plusieurs pas avec l'espoir de rencontrer quelque malheureux pour le soulager et lui permettre de passer la nuit à l'abri du mauvais temps, en lui offrant l'hospitalité.

A peine fut-il sorti, qu'une main légère lui saisit doucement le bras et une voix harmonieuse et féminine le pria de vouloir bien l'autoriser à passer la nuit sous son toit hospitalier.

Et, sans même attendre de réponse, une espèce de fantôme, à la forme svelte et gracieuse, mais restant insaisissable, s'élança dans le château par la porte tout grande ouverte.

Lyska, se sentant entraîné par cette apparition extraordinaire, la suivit immédiatement dans sa demeure. Aussitôt, comme par l'effet d'une magie instantanée, une femme admirable, rayonnante de beauté, à l'air candide et doux, se présenta à ses regards et communiqua à son cœur une flamme inconnue.